

Une nouvelle...

Il gravit péniblement les dernières marches, ouvrit la porte du grenier. Il savait que c'était derrière cette porte qu'il avait laissé son enfance, ses rêves, ses illusions, sa naïveté, sa fraîcheur, sa nounou aux gros seins et au torse en barrique de deux cent vingt cinq litres, sa foi dans le Père Noël, sa muse, sa perlipopette.

Il était revenu enfin sur le lieu même, attiré par le spectacle d'une lande de bruyère aux fragrances de miel de printemps. Un retour sur l'évanouissante beauté d'un monde féérique et bouleversant qui ébranlait ses sens. Du microcosme infiniment petit du noyau de la cellule rétinienne, à l'univers intersidéral des géantes ou des naines cosmiques, peuplés de milliards d'étoiles, de constellations, d'une excessive lenteur s'absorbant les unes les autres, créant des trous noirs où la matière s'engouffrait comme des murs d'eaux dantesques, quand on tire la chasse.

Il savait qu'il ne reviendrait pas sur ses pas. Qu'il pénétrait pour l'ultime fois dans ce lieu de poussière, d'araignées centenaires, d'insectes chasseurs et chassés dans le tourbillon de la survie, de la précarité, de la reproduction assurée, du retour au néant.

Il avait tout conquis. Tout. Le pouvoir, la notoriété, les enjeux les plus imprévisibles.

Il avait saisi tous les concurrents qui s'interposaient, ces mécréants qui ignoraient que l'on peut, que l'on doit, se saisir de tous les opportunités qui s'offraient comme des femmes qui se pâment dans l'inflorescence d'un parfum qui enivre et se donne.

Il avait tordu le cou à ces autres prétentieux qui se risquaient aux défis, aux duels les plus fins, aux challenges les plus tarabiscotés qu'ils tricotaient en silence devant leurs coffres clos de leurs banques, de leurs bonnes ou mauvaises mines, de leurs terres infiniment fécondes, de leurs cheptels nourriciers. Témoins de sa richesse, de sa réussite, de son exaltant parcours.

Il avait d'une main d'acier aboli pour lui-même tout signe de fatigue, de faiblesse. Il avait su tuer toute forme de résistance des humains captifs de son démon : la possession ; la possession de son égo par celle des femmes, des monnaies, des forêts et des champs, des chevaux et des bateaux traçant les routes du commerce des grains ou des minerais, des bois d'ébène, des vignes et des soumissions des princes.

Il s'avancait d'un pas ferme comme ce magnat de la presse qui retrouvait son traîneau de neige gisant sous ce toit sombre de la demeure familiale, avec *Rosebud* simplement écrit sur le bandeau peint par un artisan sensible à l'âme enfantine. Il ne revenait pas trouver son traîneau, lui, mais l'odeur de chanvre que son père cultivait pour en tresser des liens goûtés par les faucheurs d'été, de blé, de sarrasin ou d'orge. Il revenait enfin retrouver le toucher savoureux des tiges laissées là. Il avait tout possédé mais de contentement il n'avait plus rien. Le chanvre était la source de sa puissance. Il fit le nœud de chanvre qui allait le délivrer de tout désir. Son œil devait virer, le poids de son corps devait devenir pesant faisant remonter le sang au dessus de la gorge, la mâchoire comprimée, compressée, déformée, les jambes battant l'air. Le chanvre de la corde tendue, comme le trait qui relie l'ancre au navire, proche de la rupture. Il ne serait plus dans l'instant qu'une matière, pissant sous elle, les muscles, orifices, relâchés...

Déjà les rats s'agitent, les épeires acariennes chauffent leurs phéromones, les petites bêtes mangent la grosse, ne sachant rien des empires que cet homme puissant avait construit aux dépens de foules innombrables qui tremblaient à la seule évocation de son nom.

Son ventre maintenant se gonflait comme l'orgueil qui l'habitait. Il fit un dernier pet. La porte se referma.